



N° 85/03 - 29 mars 1985

QUARTIER COUSIN LES IMMIGRES DE LA DEUXIEME GENERATION

Ahmed Boubeker

Tiré de la revue Esprit, n° 4, avril 1983. Avec la collaboration de José LINDE.

*Quartier de nos joies, quartier de nos peines,
notre patrie dans la ville,
nous et les autres.
Nous, c'est la bande, un groupe de jeunes où
les copains sont presque des frères :
les cousins.*

Saint-Chamond, un point sur la carte, une petite ville de la vallée du Gier, une voie express dominée par des usines aux grandes murailles noires, un bled où l'on fait bien de ne pas s'arrêter... La vocation industrielle de cette ville la vouait à héberger une population de travailleurs particulière : celle des immigrés. Ils sont très nombreux à Saint-Chamond, près de 11 % d'une population de 50.000 habitants; venus d'Espagne, d'Italie ou d'Afrique du Nord, ils sont pour la plupart arrivés vers la fin des années cinquante, fuyant toujours la misère, celle du Mezzogiorno ou de la guerre d'Algérie. Ils étaient partis à la recherche d'un rêve, la France, terre d'abondance et d'accueil : "Ma mère marchait derrière, elle me portait dans son ventre et elle portait ma soeur dans ses bras; mon père, lui, portait deux grosses valises, l'une d'entre elles s'ouvrit et son contenu se vida sur le sol. "Sale bougnoule !", cria le chef de gare". Ta première gifle, sale rêveur !

Une première génération d'immigrés s'est donc implantée à Saint-Chamond, les hommes ont trouvé du travail de manœuvre dans la maçonnerie, le textile ou la mine, au moins huit heures de misère par jour dans la crasse et dans la boue, une vie sans rayons de soleil, pour le salaire de la sueur, le SMIC et des coups de pied au cul...

Comme partout ailleurs, la ville a offert à cette population un habitat particulier : des taudis se situant à la périphérie. Le quartier qui nous intéresse est situé sur la colline de Saint-Ennemond. Cette colline était jadis, au Moyen-Age, le centre de Saint-Chamond. Avec la période industrielle, la ville est descendue et le centre s'est déplacé, laissant le quartier de côté. Sans jamais avoir été rénové, il est devenu tout naturellement le lieu d'habitation des classes pauvres. Ce furent d'abord les Français les plus déshérités qui habitèrent le quartier de Saint-Ennemond, le "quartier" comme on l'appelle aujourd'hui. Puis, au fur et à mesure de l'arrivée des immigrés, un effort de relogement dans les cités d'H.L.M. s'est accompli pour cette population française qui laissa sa place aux Italiens, puis aux Algériens et aux Turcs.

Avec la fin des années soixante, la population italienne va elle aussi, petit à petit, disparaître. Actuellement le quartier est complètement coupé du reste de Saint-Chamond; c'est un autre univers, un autre mode de vie. La voie express qui sépare le quartier de l'autre partie de la ville est une frontière entre deux mondes : pour les Saint-Chamonnais, la colline de Saint-Ennemond c'est la **Kasba** d'Alger, la cour des miracles, le règne de la barbarie et de l'ignorance, un repère de brigands où il vaut mieux ne pas s'aventurer.

La plus grande partie de la population qui est sur cette colline est aujourd'hui algérienne. La première génération d'immigrés a restauré ici une véritable communauté, construite autour de deux axes : les liens de parenté et le village d'origine. La plupart des familles ont entre elles des liens de mariage, de cousinage. Aussi lointains soient-ils, ces liens de sang sont toujours mis en exergue comme une sorte de réseau de solidarité indestructible. Et les familles qui ne participent pas de ces liens de parenté sont liées à la communauté par l'appartenance à l'ancien village d'origine : Zemoura. Ces deux axes de retrouvailles sont le résultat d'un processus d'immigration bien connu (le premier venu amène sa famille, les voisins...).

Une seconde génération d'immigrés est née dans ce quartier. "Quartier", même ce mot est trop chic pour désigner ce tas de baraquements réunis pêle-mêle autour d'un vieux château fort en ruine, ces ruelles moyenâgeuses, sinistres et sombres, faites de pavés et de grands murs gris où l'ombre des arbres, sous l'unique lampadaire, fait penser aux portes de l'enfer; ces pièces vétustes mal chauffées, mal éclairées, et où l'on vit dans une promiscuité humaine si gênante que les enfants doivent et préfèrent rester dans la rue, cette architecture de la misère qui pue le désarroi...

Jusqu'à l'âge de 15 ans les jeunes du quartier n'ont presque jamais quitté le bidonville. Ils ont vécu cloîtrés dans cet univers, leur monde se limitait à la maison parentale, l'école du quartier, les rues du quartier, et aux bois immenses qui se situent derrière la colline, où ils se retrouvaient tous pour jouer. Ils n'éprouvaient aucun besoin de descendre vers la ville, l'autre monde qu'ils préféreraient éviter.

Ces jeunes, qui ont vécu la plus grande partie de leur existence dans un univers clos, possèdent des caractéristiques psychologiques particulières : celles du ghetto. Certes le quartier n'est pas le ghetto au sens strict du mot, ce n'est qu'un bidonville, quelque 25 maisons réunies sur une colline. Il n'y a là-bas ni magasins, ni cafés, seuls les enfants y vivent constamment. Après l'âge de 15 ans, les jeunes "immigrés" descendent vers la ville pour découvrir l'autre monde. Mais le quartier reste leur royaume, c'est dans ce bidonville qu'ils se sentent chez eux, sûrs d'eux-mêmes et de leur valeur, c'est vers lui qu'ils viennent se réfugier lorsque la ville déçoit leurs aspirations. Ils ne le quitteraient jamais s'ils pouvaient rester toujours enfants.

Pour comprendre l'histoire de cette "seconde génération", il faut la repérer par rapport à deux groupes principaux. L'histoire des jeunes immigrés du quartier, c'est d'abord celle des grands : ceux qui sont nés en France au début des années 50 ou ceux qui sont arrivés d'Algérie très jeunes avec leurs parents. Ces jeunes ont eu 20 ans dans les années 70, au moment où le chômage ne faisait pas trop de ravages; dans le quartier, il n'y avait pas que des Algériens, mais aussi des Français et des Italiens; les bandes de jeunes étaient multinationales, la ségrégation n'existait pas encore vraiment. C'était l'âge d'or du quartier, l'époque héroïque... Le désespoir n'existait pas, c'était le temps de l'amour et des copains, les petits bals du samedi soir, les grandes virées en Vespa, le rock and roll... A l'époque, la vie des jeunes immigrés n'était pas, comme aujourd'hui, fondamentalement différente de celle des jeunes Français. On croyait en l'avenir et on désirait le construire; certains se lançaient dans de longues études parce qu'ils pensaient retourner un jour en Algérie, d'autres se lançaient dans des activités sportives et sont parfois devenus de grands champions. C'était la période de l'espoir et de la foi. Beaucoup de jeunes immigrés adhéraient à des partis politiques et à l'U.N.J.A., réorganisaient la M.J.C. de Saint-Chamond et créaient divers clubs.

Cette première partie de la seconde génération est différente de celle des jeunes qui ont aujourd'hui 20 ans. Car la tendance actuelle est le néant : apathie, chômage, délinquance, drogue et alcoolisme.

L'ENFANCE

*Un enfant braillant dans la nuit
Un enfant braillant pour la lumière et pour tout langage un cri*

Tennyson, In memoriam

La notion de ghetto est une notion ambiguë. D'un côté, elle est le résultat d'une ségrégation humaine imposée par un pouvoir économique ou racial. D'un autre côté, elle est un moyen d'identification culturelle: on se met ensemble parce qu'on se sent bien ensemble et qu'on vit ensemble le même mépris et la même exploitation. Le ghetto est à la fois le signe de la non-intégration sociale, économique ou raciale et le lieu repère de l'identification. Le quartier de Saint-Ennemond présente cet aspect paradoxal du ghetto: il est à la fois l'enfer et le ciel : la misère que l'on voudrait fuir, et le cocon où l'on se réfugie, le désespoir de l'intégration ratée et la joie de vivre avec ses semblables...

Une seconde génération d'immigrés est donc née dans ce quartier : ils ont 20 ans aujourd'hui et ils sortent du ghetto. Il faudrait inventer un mot nouveau pour la situation de ces jeunes gens qui ont perdu, à la fois, leur origine et leur destination. Etrangers en France, étrangers chez eux. "Ici, on nous appelle les immigrés parce qu'on n'est pas chez nous; là-bas, au bled, on nous appelle les émigrés, parce qu'on n'est plus des leurs. Notre seule patrie, c'est le quartier" (Mouloud, 17 ans).

L'éducation : l'école du quartier.

L'instruction des "cousins" se fait sous le signe de la ségrégation : vu le taux important d'émigrés, les Français ont depuis longtemps retiré leurs enfants de cette école.

Une grande maison de briques rouges domine les baraquements du quartier : vue de l'extérieur, elle paraît en assez bon état, à part quelques détails, comme les carreaux cassés ou les murs devenus gris grâce au voisinage de l'autoroute et des cheminées d'usines. C'est l'école du quartier, l'école des Arabes. Le résultat de cette instruction est lamentable. Moins de la moitié de la génération que nous étudions, a terminé la scolarité obligatoire. Quant à ceux qui poursuivent des études supérieures, ils se comptent sur les doigts d'une main.

L'école se révèle incapable d'offrir à ces enfants des conditions matérielles favorables à l'enseignement : locaux vétustes et même insalubres, classes surchargées, personnel enseignant incapable de comprendre les besoins et les capacités des "cousins". De plus, ces enfants ne trouvent souvent chez eux aucun stimulant nécessaire pour réussir en classe.

Cette infériorité scolaire s'explique aussi par une certaine mentalité. Ces enfants n'ont pas, comme les jeunes Français, soif d'apprendre dans les livres, de découvrir le monde, ce ne sont pas des petits bien sages qui croisent les bras pour faire plaisir au maître et qui lèvent le doigt pour gagner un bon point. Les "cousins" ont un tout autre système de valeurs : ils n'aiment pas l'école et ils détestent le maître, ce Français qui n'appartient pas à leur monde. Ces enfants vivent dans la rue depuis environ l'âge de 18 mois, leur seul royaume, c'est le quartier, il représente la mesure de leurs valeurs, ses frontières sont celles de leur univers. Alors ce maître qui parle d'histoire ou de géographie ne peut pas intéresser ces enfants qui vivent dans un univers fermé. L'école représente surtout pour eux un jeu : "L'école c'était un grand éclat de rire. On restait assis au chaud dans cette classe, non pour écouter les conneries que nous débitait ce guignol de Français, mais pour se foutre de sa gueule dès qu'il avait le dos tourné. Nous étions 45 dans la classe, tous des Arabes. C'était à celui qui faisait les plus grosses conneries, comme mettre le feu aux cahiers du maître, apporter une poule dans son cartable, pisser dans l'encrier... Bien sûr il y avait aussi un ou deux fayots qui refusaient d'être, comme nous, des durs qui crachent à la gueule du maître comme à celle de tous les Français. Mais il faut voir la raclée qu'ils prenaient lorsqu'ils levaient leur doigt" (Rachid, un jeune chômeur du quartier).

Ce refus de l'instruction exprimé par ces jeunes peut étonner, alors même que leurs aînés, ceux qu'on appelle les "grands" du quartier, ont souvent essayé de poursuivre de longues études... C'est la différence entre les deux parties de la seconde génération. Si la tendance des "grands" était l'espoir, la volonté de construire l'avenir et de retourner un jour au pays, les jeunes d'aujourd'hui ne croient plus en rien. Peut-être à cause d'une dégradation de la situation des immigrés avec la crise, le chômage, le durcissement du pouvoir à leur égard et la montée du racisme et de la ségrégation, la nouvelle tendance du groupe à toujours été le défi, la révolte et le nihilisme.

Née avec le ghetto, cette génération est la première à ne plus croire au mythe du retour; l'Algérie est oubliée, les parents commencent à ne plus tellement en parler; ils ont pris de nouvelles habitudes, et les grands frères qui rêvaient de leurs racines n'ont jamais eu le courage de partir, ou sont revenus sans leurs illusions. Les études se sont aussi révélées être un mythe; l'exemple des grands frères et soeurs est encore éloquent : ils ont souvent dans la poche une licence (diplôme universitaire) et une carte de pointage à l'A.N.P.E.

Cette nouvelle génération est donc née avec la désillusion. Les études et l'instruction ne servent à rien, chacun doit le prouver chaque jour pour épater les copains, l'école devient un jeu (on n'y va pas pour apprendre à devenir sérieux et rentrer dans le rang, mais pour se moquer du conformisme et de l'ordre). Cette dimension du jeu doit être retenue : on verra que, même grandissant, ces enfants continuent à ne rien prendre au sérieux, à jouer avec tout, même avec leur vie. "Mon école, c'était le trottoir, c'est là que j'ai appris tout ce que je sais : chiper un portefeuille, ouvrir une voiture avec une épingle, trouver à manger, et surtout connaître toutes les pièces d'un moteur, savoir les monter et les démonter" (Rachid, 19 ans, un jeune mécanicien ayant quitté l'école à 13 ans).

L'élan antisocial s'explique aussi par l'exemple du père : "J'ai vu, dit Djamel, mon père rentrer tous les soirs du boulot; éreinté, fatigué, malade... J'ai entendu toutes les nuits sa toux rauque, je l'ai vu mourir à petit feu, maudissant les Français et l'usine. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai décidé que je ne finirai pas comme lui; je ne veux pas baisser la tête comme mon père devant les Français, je veux être fort et me battre contre eux !".

Le jeune Algérien apprend très vite qu'on ne veut pas de lui dans la société française, il se rend très vite compte de sa différence, il se heurte très tôt au racisme, et il connaît les patrouilles de police. Mais il refuse la soumission dès son plus jeune âge. Il est né en France, et dès l'enfance, peut-être parce qu'il se sent un peu chez lui dans ce pays, il adopte la solution de refus de sa condition misérable. Il acquiert ce réflexe de révolte qu'il exprime par une attitude antisociale. Il apprend à mépriser les Français : "N'oublie jamais que tu es un Arabe, n'oublie jamais qu'ils ont tué un million des nôtres pendant la guerre d'Algérie, et si tu l'oublies et que tu désires te prendre pour un Français tu ne seras plus mon fils", voilà ce que me disait mon père lorsque j'étais enfant" (Kamel, 21 ans).

Il est intéressant de constater que pour la nouvelle génération les seuls qui ont réussi dans leurs études ont eu un mode de vie très différent. Ils appartiennent toujours à des familles comptant au plus 4 enfants, et ils ont, soit un père, soit un grand frère qui les obligeant à rentrer à heure fixe à la maison, les empêchant ainsi de se mêler aux autres enfants du quartier : "Je me souviens que parfois on se retrouvait 4 ou 5 dans la classe, parce qu'il faisait soleil et que tous les autres avaient décidé de faire l'école buissonnière, pour aller dans les bois. Moi je ne pouvais pas y aller car chaque fois que mon père me trouvait en train de jouer avec eux, il me battait pour m'obliger à ne pas fréquenter ceux qu'il appelait les petits "bandits", nous a confié Kader, 20 ans.

Cela ne signifie pas que tous les enfants du quartier que leurs parents surveillaient réussissent forcément leurs études comme Kader. Cela prouve simplement que tous les jeunes qui entrent dans la dynamique du groupe, doivent adopter des valeurs antisociales et antiscolaires. Ils accumulent un trop grand retard dans leurs études et, même s'ils sont très doués, échouent fatalement dans leur scolarité.

Les jeux.

Dès leur plus tendre enfance, les jeunes du quartier se réunissent en bande. Celle-ci est toujours organisée. Le leader est toujours le plus fort et le plus malin. On lui doit obéissance, c'est lui qui décide des jeux, et, comme il est souvent le plus vieux, il forme les membres du groupe : Abdel-Kader est resté, pendant des années, le chef de bande. Aujourd'hui encore, malgré la disparition du groupe avec la descente vers la ville, on continue à le craindre et à le respecter : "Je leur apprenais à être forts, à savoir se battre et à détester l'école. Je leur disais qu'ils étaient les mecs du quartier et que tous les autres étaient nos ennemis, comme dans les films. Il fallait se battre contre les autres bandes, les mecs des autres bidonvilles comme les cités d'urgence ou le "Crêt de l'oeillet", il fallait parfois descendre vers la ville pour faire une razzia, renverser les poubelles, casser les vitres, voler les bonbons au Prisunic, insulter les Français et vite remonter au quartier".

Les jeux sont toujours violents. Ils sont inspirés par les films d'aventures que les enfants vont voir au foyer Sonacotra, très proche du quartier. Les jeunes garçons s'identifient à Robin des Bois, ce voleur qui prend aux riches pour donner aux pauvres; à Bruce Lee qui symbolise la revanche du petit Chinois contre les Blancs. Les bandes rivales s'affrontent dans les bois avec des pierres, on ne joue jamais ni à la ronde, ni à cache-cache. Celui qui refuse de se battre est radié du groupe, "ce n'est pas un homme". Il subira les plus grandes humiliations : "Parce que j'avais refusé de me battre contre un membre d'une bande rivale qui m'avait insulté, je fus obligé de m'enfermer chez moi pendant des mois, car chaque fois que je sortais, on me poursuivait en me lançant des cailloux et on me traitait de tapette" (Ali).

Ce culte de la force et de la virilité est une autre grande loi du quartier. D'une part les familles du quartier proviennent le plus souvent de villages algériens, où le pouvoir patriarcal est encore absolu. La virilité des jeunes garçons est mythifiée par leur entourage, leur mère et leurs soeurs doivent se plier à leur quatre volontés. D'autre part, la force est la valeur fondamentale commune à tous les ghettos. Elle est une contrepartie de la misère, un idéal inspiré par le décor : "La raison du plus fort est toujours la meilleure, c'est l'histoire du loup et de l'agneau. Le seul poème auquel j'ai jamais compris quelque chose. Lorsqu'on vit dans la rue, on se rend vite compte de l'importance de cette loi, il faut choisir son rôle le loup ou l'agneau... Mon père était un agneau, il n'a jamais rien gagné que le salaire de la misère, des insultes et des coups de pied au cul. Moi je suis un loup. Avec les mecs de la bande, tout petits déjà, nous avons compris que c'était notre rôle" (Djamel, 20 ans).

Les "grands" du quartier, ceux de la génération précédente, ont les premiers inauguré le culte de la force. Il y a toujours eu dans la bande quelqu'un que l'on devait respecter, admirer et craindre, quelqu'un à qui l'on devait obéir, même si l'on était licencié en psychologie ou en sciences économiques; c'était celui qui avait fait ses preuves par la force. Car parmi les "grands" du quartier, il y avait ceux qui avaient choisi la voie des études, et les autres. Les autres c'était le sport de combat, la boxe, le judo, le karaté, et surtout le Full contact. Ce sont eux qui ont donné un renom au quartier, ils l'ont fait connaître dans toute la vallée du Gier. Car c'était le temps de la solidarité absolue et de la fierté arabe : lorsqu'un d'entre eux était agressé ou insulté dans un bar ou une boîte de nuit, ils arrivaient en bande pour faire justice, tout casser et repartir aussitôt... Il existe au quartier, une véritable légende autour des bagarres et des expéditions punitives des "grands" : les jeunes d'aujourd'hui vivent dans l'admiration de ces exploits...

LA DESCENTE VERS LA VILLE

"Pour comprendre le ghetto il faut dépister la vérité... admettre qu'elle soit illogique, contradictoire, comique, tragique... Il faut surtout savoir qu'elle est humaine".

Clark Kenneth, Ghetto noir

L'élan sexuel et la découverte de la ville.

L'élan sexuel qui caractérise l'adolescence va changer la vie des enfants du quartier, et marquer le début de la descente vers la ville : "Lorsqu' on était gamin on n'éprouvait pas le besoin de quitter le quartier, on vivait sans soucis dans les bois et dans les rues. Vers l'âge de 15 ans, on a commencé à descendre régulièrement vers la ville, car on sentait de plus en plus qu'on avait besoin d'une femme" (Ali, 19 ans).

Mais si le désir sexuel est le facteur essentiel qui détermine la descente vers la ville, d'autres raisons entrent en ligne de compte dans l'explication sociologique du phénomène : "Lorsqu'on est jeune, on n'a pas besoin d'argent, mais pour devenir un homme, pour être considéré comme tel par la famille, il faut rapporter de l'argent à la maison. Un homme qui n'a pas d'argent dans les poches, n'est pas un homme" (Karim, 18 ans).

Au moment de la descente vers la ville, la quête de l'argent reste un motif secondaire dans l'esprit des jeunes du quartier. Elle va prendre une nouvelle dimension au fur et à mesure de la découverte de l'importance que revêt l'argent dans cette société française.

Le jeune Arabe aborde la ville avec des valeurs préconçues. Il s'imagine que toutes les femmes européennes sont des femmes faciles. "C'est mon père qui me le disait, ce sont toutes des putes, d'ailleurs il n'y a qu'à regarder la télé pour le comprendre, elles sont toujours à poil" (Farid, 18 ans).

Il est vrai que ces "jeunes Arabes" ont été éduqués dans le mépris de la femme européenne. Tahar Ben Jelloun, nous dit à ce sujet, dans **La plus haute des solitudes** : "Il est incontestable que l'immigré nord-africain considère les sociétés européennes comme des sociétés permissives où l'homme n'a pas la prééminence manifeste sur la femme. La femme française est souvent considérée comme femme de **Zina** (péché), c'est-à-dire à la portée du désir".

Les jeunes du quartier s'imaginent que la tâche va être facile, d'autant plus facile qu'ils ont une opinion survalorisée d'eux-mêmes : "J'étais un Arabe, un dur... Toutes les femmes devaient donc me tomber dans les bras" (Abderaman, 21 ans).

La descente vers la ville se fait toujours en bande. Le jeune Arabe n'ose pas entrer seul dans ce nouvel univers. D'ailleurs, le "temps du groupe" n'est pas encore terminé, et la descente vers la ville est vécue comme un nouveau jeu. C'est le jeu de la conquête.

Le choc avec la réalité va être terrible. Les femmes que les jeunes du quartier croyaient si faciles ne se jettent pas dans leurs bras. Pire encore, elles les ignorent ! Racisme ? Certes le phénomène existe, l'expérience prouve que le jeune Arabe au teint blanc et aux cheveux lisses réussit beaucoup mieux dans sa tentative de séduction, que son camarade qui a une "tête d'Arabe". Parce qu'à notre époque, lorsqu'on est une jeune fille respectable et "bien dans le vent", on ne sort pas avec un "demi-nègre". Mais il faut aussi dire que les jeunes du quartier abordent mal le problème. C'est le dragage de groupe qu'ils commencent par utiliser : on aborde une jeune fille, on lui parle avec une certaine agressivité. Comment s'étonner alors, lorsqu'elle s'enfuit en courant ? Le véritable problème, c'est l'ignorance, l'incompréhension de la psychologie féminine. La femme, pour eux, c'est l'inconnu. Au quartier, les filles sont enfermées, elles ne vivent pas dans la rue avec les garçons, le jeune Arabe ne doit pas manquer de respect, ni même adresser la parole à la sœur d'un copain.

On essaie alors de se faire des copains français pour connaître des filles, être invité à des fêtes. Un phénomène révélateur : si parfois un jeune du quartier parvient à lier des relations amicales avec de jeunes Français, il est immédiatement rejeté lorsqu'il essaie d'intégrer ses amis arabes dans le groupe français. Écoutons Mohamed : "Je croyais qu'ils s'intéressaient à moi, qu'ils m'acceptaient tel que j'étais, avec ma valeur personnelle. Ils me payaient à boire, ils riaient avec moi et ils m'invitaient même chez eux, lorsque j'étais seul. Par contre, si parfois l'un d'entre eux me rencontrait avec des gars du quartier c'est à peine s'il me disait bonjour. Je n'étais plus le même, semblait-il, je n'avais plus le même visage, j'ai compris leur jeu lorsque, pour la première fois, ils m'ont invité à une fête : ils m'ont dit : "Surtout, viens seul !" Cela voulait tout dire. J'ai réalisé que, pour eux, je n'étais qu'une sorte de bouffon, je donnais une teinte d'exotisme au groupe et j'étais inoffensif. Car ils pensaient que je n'étais pas un Arabe comme les autres, j'étais l'Arabe dressé, l'Arabe docile, l'Arabe poli et honnête, l'exception qui confirme la règle. J'étais le serpent à qui l'on a arraché son venin; on ne me craignait plus. Par contre lorsque j'étais avec les autres ils ne me voyaient plus avec le même regard, je retrouvais mon venin, j'étais dangereux. Alors ils prenaient peur, ils me fuyaient... Seul, j'étais accepté parce que je ne présentais aucun danger. Mais si j'étais avec les autres, ils sentaient que l'on pouvait créer un rapport de forces. Ils m'obligeaient ainsi à choisir mon camp : d'un côté il y avait le quartier et les copains, de l'autre côté, la ville et la femme".

Devant l'échec de l'intégration en bande, le groupe va se disloquer. L'âge de l'individualisme commence. La fraternité totale qui régnait entre les jeunes Algériens disparaît. Désormais, chacun doit compter sur lui-même pour gagner une place au soleil, chacun va tenter de "s'incruster" de son côté, avec les Français de la ville. Rares sont ceux qui parviennent à leur but. Et les jeunes du quartier doivent à nouveau se résoudre à vivre ensemble, mais cette fois contraints par la force des choses... La solidarité absolue est morte, on vit ensemble, mais on a perdu l'illusion d'être protégé par la communauté, parce que l'esprit de groupe a été trahi : chaque jeune du quartier sait qu'il est seul; il ne peut compter sur personne et il guette la première occasion pour fuir ses camarades de misère. C'est le début de la solitude, vers 16-18 ans, la naissance d'un nouvel état d'esprit : celui du "vicelard".

Le mythe du vicelard.

Le sens de la combine est lié d'une certaine manière à l'esprit de l'arnaque. Celui-ci procède de la tradition séculaire du commerce, présente dans tout le bassin méditerranéen, et ce n'est pas sans raisons que l'on imagine toujours le Napolitain, l'Arabe ou le Juif, comme un "magouilleur". "Le sens de l'arnaque n'a rien d'antisocial, il possède une certaine noblesse : la culture arabe se moque des innocents. Pour être un homme, il faut savoir se débrouiller, avoir le sens des affaires et du commerce. Celui qui ne possède pas ce don, est un benêt... Dans tout le monde méditerranéen, le héros, c'est toujours le plus malin..." (Ali Zena, **L'Algérie**).

Les enfants du quartier grandissent avec cet idéal du "plus malin", et ils savent utiliser la ruse pour tromper les autres : "Lorsque j'étais gamin, nous dit Kibi, 22 ans, il y avait un petit Français pas loin du quartier, il avait un vélo, et moi je rêvais d'en avoir un. Mais comme mes parents ne pouvaient me faire un pareil cadeau, je suis devenu le copain de ce Français que je détestais, et, désormais, je roulais en vélo, tandis que lui me suivait en courant derrière". Pour les enfants du quartier, comme pour les "grands" de la génération précédente, la combine est essentiellement utilisée pour tromper les gens n'appartenant pas à la communauté. Celui qui réussit à tirer des avantages matériels à l'extérieur, grâce à la ruse, monte en grade dans le groupe, et il permet à toute la bande de rire sur le dos de ceux

par rapport auxquels on se croit supérieurs : "les petits Français". La combine, pour ceux qui respectent le groupe, est donc avant tout un moyen de réaffirmer la force de la communauté.

Mais la combine va prendre une autre forme après la descente vers la ville : les cousins vont tenter d'unir à la combine l'individualisme et la dissimulation constante. C'est la mort du groupe originel et la naissance de "l'esprit vicelard".

1) Le vice comme stratégie de survie : "Être vicelard, cela veut dire savoir manipuler les gens, calculer leurs réactions; savoir utiliser les autres, c'est-à-dire savoir entrer dans leur jeu, tout en cachant le sien. Être vicelard, cela veut dire que, si la sincérité ne signifie et ne rapporte rien dans ce monde, il faut aller jusqu'au bout du mensonge et de la dissimulation. Il faut devenir un comédien de la vie, un roi de la mise en scène. Si les autres ne vous regardent pas, il faut à tout prix les intéresser, juger en un clin d'oeil ce qu'ils attendent de vous, prendre le visage qui leur plait, pour mieux les voler dès qu'ils auront le dos tourné. Car le vicelard est forcément cynique : à force de jouer des rôles et prendre des visages différents, il ne sait même plus qui il est, il n'a qu'un seul repère dans le chaos de sa personnalité, le désir de survivre, c'est-à-dire la recherche de tous les éléments qui vont permettre cette survie : le profit et l'intérêt personnel, la négation des autres" (Farid, 25 ans, ex-étudiant en psychologie).

Les jeunes immigrés oublient la collectivité, car elle ne les sécurise pas. Ils vont tenter une intégration personnelle. Ils essaient de nier au maximum leur identité arabe, l'éducation de leurs parents, les moeurs et les principes de la religion musulmane; on brise tous les interdits, l'alcool, la viande de porc, la drogue...

Les jeunes du quartier, ne se considèrent nullement comme les créateurs du "vice". Pour eux "l'esprit vicelard" est un principe de la société moderne : "Le seul véritable vicelard, c'est le monde où l'on vit. Officiellement, tout est beau; la loi, l'ordre, la morale, la liberté, l'amour... En fait, tout n'est qu'artifice, poudre aux yeux. Derrière, il y a les coulisses avec la merde et la boue. Tout n'est qu'un gigantesque mensonge, une formidable mise en scène. Nous sommes tous des acteurs, nous sommes tous des menteurs, des voleurs et des criminels. Mais il y a ceux qui s'en rendent compte, et les benêts. Les plus vicelards, se sont les hommes d'affaires, ceux qui te vendent la mort en petites doses et qui te serrent la main; les politiciens que l'on admire, les vedettes de cinéma, toutes les sangsues, les vampires qui doivent forcément te briser les reins et s'élever sur tes cendres pour réussir. Tout n'est que mensonge, la publicité, la politique. La société, la communauté : ça n'existe pas; nous sommes tous des ennemis. Je le sais, parce que je suis né de l'autre côté. Celui qui me fait un sourire, je lui casse la gueule !" (Farid, 22 ans).

Si le "jeune Algérien" reconnaît sous cette forme l'existence du "vice" dans la société, c'est qu'à l'origine, il n'a rien à voir avec cette mentalité d'individualisme et de dissimulation. La dimension essentielle des jeunes du quartier, c'est le groupe : initialement, la communauté est tout pour lui; elle le protège et il ne pense que par elle. C'est pour lui une réalité chaude, vivante et humaine, un véritable cocon. Au quartier, la dimension du privé, du personnel et de l'intime n'existe pas vraiment : on est tous des cousins. Dans la ville moderne au contraire, la chaleur des contacts humains n'existe plus, il y a une barrière entre les êtres, qui fait croire que l'on ne rentre pas impunément en contact avec autrui. L'homme de la modernité est un être seul, il ignore les échanges authentiques et véritables avec les autres, il recule devant le mur que le monde moderne a dressé entre les corps, il vit dans l'idée que chacun est un flot, un îlot à respecter. "Il vit dans le monde de chacun pour soi, du chacun chez soi... L'idéologie du secret lui semble naturelle comme lui semble naturel qu'il n'y ait plus ni communication ni échange authentique... L'exil intérieur c'est le retrait de la réalité chaude, humaine, directe et le repli sur soi, la fuite dans l'imaginaire" (Roland Jacquard, **L'exil intérieur**).

Cela signifie que, dès l'enfance, le jeune Français de la ville possède le réflexe de l'individualisme et de la dissimulation, car ces valeurs sont des parties intégrantes de sa culture. En revanche les valeurs du jeune du quartier sont tout autres à l'origine, parce qu'il a été éduqué et a vécu dans l'"esprit du groupe".

L'acquisition de comportements individualistes s'inscrit en rupture avec "cet esprit de groupe", et cette rupture est vécue comme une trahison, une faute, le péché originel du "vicelard". Écoutons Ali : "Il y a parfois des jeunes Français qui marchent avec nous, mais ils ne pensent pas comme nous; je vais te donner un exemple : le samedi soir l'un d'entre eux est parfois invité à une fête, il nous le dit, et le soir, il va tout seul à sa fête, sans remords de nous laisser galérer dans la rue; pour lui c'est naturel. Il ne fera aucun effort pour nous inviter. Par contre, si c'est un cousin qui est invité, soit il fait tout pour inviter ses copains, quitte à ne pas entrer lui-même dans la fête, soit il est "vicelard" et il ne dit rien à

personne. Mais s'il ne dit rien à personne, c'est qu'il sait que son attitude n'est pas normale; il sait qu'il devrait inviter ses copains, mais vu qu'il ne veut pas "se griller", il y va seul. Il est conscient de sa faute, tandis que le Français se contente de penser: j'ai une invitation personnelle, je dois donc y aller seul".

Le sentiment d'amitié était indéniable, le jeune Ali avait même une fois pris des coups pour défendre son copain, au cours d'une bagarre. Pourtant, au bout d'un an d'amitié, Marcel invita un jour Ali à dormir chez lui. Au petit matin, Ali se réveilla le premier, il trouva 1.000 F sur une table de la cuisine; la tentation était trop forte, il s'en empara. Marcel ne réclama jamais d'argent, mais il n'adressa plus jamais la parole à Ali. J'ai demandé à Ali l'explication de son geste : "Bien sûr que c'était un ami, j'aurais fait beaucoup pour lui faire plaisir. Mais le jour où j'ai vu l'argent, je me suis dit, au fond, que ce n'était qu'un Français, et que cet argent me revenait de droit à cause de ma misère. Je me suis rappelé aussi un coup qu'il m'avait fait trois mois auparavant : il avait été seul à une fête, sans m'inviter. Je devais prendre l'argent, c'était nécessaire. J'ai un peu regretté, mais je me suis dit que s'il n'avait pas compris, au fond, ce n'était qu'un con comme les autres..."

La double pensée consiste alors à se persuader en pleine conscience du bien fondé de ses actes, puis à devenir ensuite inconscient de la suggestion que l'on vient d'accomplir (au fond ce n'était qu'un con comme les autres) ! Ainsi le vicelard échappe au sentiment de culpabilité que devraient créer ses actes.

2) Le vice et les femmes = l'idéal du Schfouleur : Au niveau des femmes, le "vice", c'est tout l'art de leur parler, les épater, leur faire croire que l'on a de la considération ou de l'amour pour elles, et cela dans un seul but : celui de les posséder corps et âme. Pour le "vicelard", il n'y a aucun moment d'harmonie entre l'homme et la femme, la sexualité est basée sur les rapports de force : l'homme qui possède est toujours le vainqueur de la femme qui est soumise et écrasée. Il y a l'idée que toute femme que l'on possède n'a plus droit à la parole, elle devient l'esclave, la propriété de l'homme qui l'a séduite.

Même lorsqu'il est la proie de la passion sentimentale la plus intense, le "vicelard" garde une certaine lucidité d'esprit. Ce sentiment qu'il sent au plus profond de lui-même, il n'y croit pas vraiment: comment pourrait-il être sûr de ce qu'il éprouve, alors qu'il ne sait même pas qui il est : "Lorsque j'aime une fille, je l'aime de tout mon coeur, mais il y a toujours quelqu'un dans mon dos pour me dire que ce n'est pas vrai, un second qui me dit que je n'ai pas le droit de jouer au romantique, quelqu'un qui me fait voir tous les défauts de cette fille pour me prouver que je dois seulement la baiser et partir" (Nasser, 19 ans).

Le Schfouleur c'est le grand "conquérant", celui qui sait utiliser le "vice" avec les femmes, une sorte de Don Juan, volant de victoire en victoire par sa conquête des coeurs, sans jamais s'arrêter à un visage. Mais si Don Juan quitte une femme lorsqu'il en désire une autre, le "vicelard" est plus rusé, il garde la première qui est son objet, et il essaie de conquérir la seconde, puis une autre, et encore une autre. Il n'a pas la franchise et le respect d'autrui qui lui permettraient de quitter une femme. Tant qu'il peut profiter d'elle, c'est-à-dire, tant qu'elle se donne corps et âme, il exploitera la situation, et, par derrière, il la trompera. Le Schfouleur cherche à collectionner les femmes.

Les jeunes du quartier essaient de donner cette image d'eux-mêmes : "des durs capables de tout". Ils ont dans la tête ce mythe du "vicelard" qu'ils essaient de concrétiser... Mais au fond, ils ne parviennent jamais à se démarquer vraiment du "groupe". Certes, ils se font des "coups entre eux," ils haïssent les sentiments comme l'amour, ou plutôt ils en ont honte; pourtant ils ont besoin d'aimer et de se confier à quelqu'un. Cette chaleur humaine, ils la trouvent souvent grâce à l'alcool. C'est le moment "de la cuite", qui tient une place considérable dans la vie de ces garçons; on oublie d'être sur le qui-vive, le groupe et l'ambiance de solidarité totale se reforment. Celui qui visite les bars saint-chamonais fréquentés par ces jeunes Arabes assiste souvent à des débordements de passion.

Ces jeunes gens profitent souvent de ce moment où ils ont le droit de ne plus jouer au surhomme dur et insensible, pour ouvrir leur coeur : "Lorsque j'ai bu, je n'ai plus honte d'aimer. Dans ces moments-là, j'ai tellement envie d'aimer que plus rien ne compte sinon mes copains. Je me surprends moi-même lorsque je me vois offrir à boire à tout le monde, moi qui pense croire que rien ne compte plus que l'argent" (Salah, 20 ans).

Nous sommes amoureux de la moindre fille qui nous fait un sourire, parce qu'on n'a pas l'habitude de plaire, et qu'on s'attend toujours à une manifestation d'hostilité de la part d'autrui. Nous

prétextons mépriser toutes les Françaises, mais un sourire de leur part nous désarme..." (Nadine, 20 ans).

"La vie est une partie de poker. Mon jeu est dégueulasse, le destin m'a donné les mauvaises cartes : un Arabe sans une tune. Mais je veux continuer la partie, alors je n'ai pas le choix. J'ai laissé mon coeur à la consigne et je suis rentré dans le jeu : sur un coup de bluff, je peux gagner le gros lot. Il n'y a plus rien de sacré; cette fichue partie me vole tous mes bons principes, toutes mes valeurs. Hier j'ai pris de l'argent dans les poches de mon père, je n'y peux rien, je suis accro. Je ne peux plus m'arrêter et la mise ne cesse d'augmenter. Je n'ai pas d'atouts, alors je bluffe toujours. Ma vie c'est un mensonge, pourvu que personne ne s'en rende compte; ma vie c'est une pute !" (Abdel, 21 ans).

Non, le "vicelard" du quartier n'est pas le mauvais garçon, tel que beaucoup se l'imaginent; s'il fait des "casses", s'il vend du haschish et s'il provoque les "honnêtes gens" dans les bars, c'est qu'il veut crever le néant dans lequel la société l'a exilé. Il veut dire à tout le monde qu'il existe, mais personne n'entend son cri. Kader avait tout juste 20 ans, il avait certainement passé plus de deux ans de sa vie en prison. C'était un casseur, un de ceux que la police saint-chamonnaise considère comme "méchant", irrécupérable. Il retournait tous les deux mois en prison, parce que chaque fois qu'il en sortait, c'était pour faire un autre "casse". Il savait qu'il n'avait rien à perdre, il n'avait plus peur de rien et il ne rêvait que d'une chose : trouver un jour le gros lot dans une de ces villas dont il était le visiteur du soir. Il est mort, il y a près d'un an, en prison, victime d'une hémorragie cérébrale pour le moins suspecte. J'ai essayé de reconstituer un discours qu'il m'avait fait un jour de cuite :

"Lorsque tu nais, tu réclames aussi de l'amour, pour grandir et devenir un homme, ton équilibre veut de la tendresse, sinon tu étouffes, tu deviens fou, tu crèves... Je le sens mon vieux, je le sens au plus profond de moi. J'ai toujours vécu seul, et mon corps et mon âme sont en manque d'amour. Lorsque je regarde une jolie fille, mon coeur devient comme un volcan, une boule de feu explose dans ma tête. C'est magique une femme, tu la prends dans tes bras, tu la caresses et tu oublies tout. Je sais que ces petits êtres sont sur terre pour une seule chose : faire plaisir. Elles sont amour, et joie, et tendresse; elles aiment les regards et les caresses, leurs petits yeux malicieux, leur sourire moqueur, leurs petits seins arrogants sont autant de cris d'amour qui t'appellent...

Mais moi, elles ne veulent pas de mon regard, et lorsque j'essaie tout de même de leur parler, elles s'enfuient et je retourne dans ma solitude : c'est pourquoi je suis une erreur de la nature, je n'ai jamais eu droit qu'à des insultes et des coups de pied au cul; j'erre dans la rue à la recherche de mes rêves, comme un damné qui n'a pas le droit d'exister. Je deviens fou. Je me tue tous les jours un petit peu, en buvant des litres et des litres de bière et en bouffant tous les cachets de la terre. Je m'enfonce. La liberté n'existe pas. J'étais condamné à devenir fou, lorsque je suis né bougnoule avec un père sans une tune en poche. Tiens, la tune, parlons-en. C'est ma seconde drogue. Je la cherche tous les jours, j'en rêve. Parce que je n'en ai jamais eu et que je sais que, dans ce monde, elle représente le pouvoir. Avec l'argent, tu peux tout acheter, même la tendresse. Par contre, si tu ne possèdes rien, tu n'as droit à rien. C'est lorsque je me suis rendu compte de l'importance de la tune que je suis devenu accro. Pour sortir du néant, pour acheter un peu de tendresse, pour que les gens me sourient dans la rue et que les femmes se rendent compte de mon existence, il me faut de l'argent, beaucoup d'argent."

L'AGE DE LA SOLITUDE

Le néant du quotidien.

La plus haute des solitudes, une solitude froide et désespérée, un monde au mille et une tentations, avec ses belles filles, ses belles voitures, tout ce qui attire l'adolescent immigré et qui se refuse à lui comme un supplice de Tantale: c'est la vie du jeune Algérien descendu de son quartier pour conquérir la ville. Il ne trouve qu'une place dans les coulisses pour contempler le spectacle des merveilles du monde, sans jamais y participer. "Ma vie, elle est derrière une immense baie vitrée, dans un univers où je suis seul, désespérément seul, et, du matin au soir, je contemple la joie de ces Français qui connaissent l'amour et la richesse, j'ai beau essayer de casser cette vitre, ils ne me voient pas, je n'arrive pas à pénétrer leur monde, je reste derrière un mur, je crève derrière ce mur dans un univers sans aucune lueur... Alors j'essaie d'oublier la vie, je bois, je me drogue, je donne des coups de pied dans les poubelles en rentrant chez moi le soir" (Djamel, 19 ans).

Le jeune du quartier présente à la fois les problèmes de l'adolescence et de la condition immigrée : d'une part il a l'âge où les jeunes recherchent l'amour, la sécurité affective et une bonne

situation sociale, d'autre part, il ne rencontre que la misère sexuelle, la solitude et le chômage. Le témoignage le plus éloquent sur la solitude, c'est celui d'Amar. Amar a 21 ans, il est enfermé depuis plus d'un an dans un asile psychiatrique, pour troubles psychiques et tendance à la schizophrénie. Amar avait décidé de ne plus parler à personne, on le voyait parfois dans un bar de Saint-Chamond, il s'asseyait toujours à la même table et il commandait un pot de rouge avec deux verres : un pour lui, l'autre pour une compagne imaginaire à laquelle il faisait toujours des déclarations passionnées.

La solitude, c'est avoir 20 ans et vivre comme un petit vieux, dans un monde tout petit, avec le train-train quotidien : des journées trop longues, parce que chaque minute qui passe pèse lourd lorsqu'on ne fait rien du matin au soir, si ce n'est rester assis à la terrasse d'un bar pour contempler les autres; des journées trop courtes, parce qu'elles sont si vides qu'on n'a pas l'impression de les avoir vécues. On ne se rappelle jamais d'hier, on sait simplement que l'on s'est levé très tard, et l'on ne se souvient plus de rien si ce n'est du film à la télé : des journées qui passent, des journées si banales que la mémoire s'avoue vaincue, et on s'étonne chaque fois lorsqu'une nouvelle année arrive... Vivre comme un vieux, c'est aussi ne plus chercher à entrer en contact avec autrui, être persuadé que tout le monde vous est absolument hostile, trouver un refuge dans la contemplation, marcher dans la rue et se sentir petit, si petit que l'on voudrait s'excuser d'exister. "Je suis sûr que si j'ose parler à cette jeune fille qui passe, elle va me faire "la honte". Alors à quoi bon ?" (Ali, 19 ans).

Pourtant, lorsqu'on les rencontre, toujours par groupe, on se rend compte qu'ils ne ressemblent en rien au modèle du pauvre type, désespéré, résigné, écrasé par la vie... Au contraire, ils marchent la tête haute, ils sont rieurs, provocateurs, "grandes gueules" et ils ne pensent qu'à faire la fête. Ils vont plus loin que le désespoir. Ils apprennent à vivre sans espoir. Vivre au jour le jour avec les copains sans penser à demain, ne rien faire pour assurer son avenir, se "saouler la gueule" et se droguer tous les jours, aller jusqu'au bout de l'enthousiasme, ne jamais être sérieux avec l'existence. C'est l'autre côté du désespoir, l'inconscience comme identité. Rien ne compte, et tout est égal, pourvu qu'on rigole avec les copains.

La descente vers la ville a détruit le groupe originel des jeunes du quartier, ce groupe qui reproduisait des anciens schémas de solidarité et de coopération et qui était en continuité avec la structure des groupes, créée par la première génération et les grands frères, "les grands du quartier".

La nouvelle communauté crée de nouveaux liens et de nouvelles valeurs, antidote contre la solitude. L'alcool, la drogue, la délinquance deviennent un foyer qui unit tous les jeunes du quartier. Le mépris, la haine du Français atteignent leur apogée. Ce qui caractérise avant tout le nouveau groupe, "La confrérie de la misère" comme certains l'appellent, c'est le défi qu'il lance au néant de l'existence, sa volonté de nier toutes les limites et toutes les valeurs, une force destructrice et une violence contre tous, y compris soi-même, qui s'expriment dans une rage de vivre sans frontière.

La malédiction.

Sisyphé, condamné par les dieux à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, d'où la pierre retombait toujours, n'avait pas le droit d'espérer. A Saint-Chamond, la rue de la République, longue rue piétonnière et véritable centre administratif de la ville, est parcourue par des groupes de deux ou trois jeunes Algériens, le regard vide, l'air absent, marchant religieusement vers le bout de la rue, pour ensuite retourner sur leurs pas, le plus souvent en silence : ce sont les jeunes du quartier. Depuis des années, ils font les cent pas dans cette rue, "la rue des pas perdus", comme ils l'appellent. Ils ne s'arrêtent pas devant les magasins pour regarder les vêtements, comme les autres citoyens; ils marchent toujours et ils se contentent de tourner le regard vers le postérieur des femmes qu'ils croisent; ils prononcent alors toujours les mêmes paroles, "Tu as vu ce paquet ?", "Comme je la soulèverais !". De véritables incantations ! L'endroit où l'absurde se révèle, dans l'attitude de ces jeunes, c'est justement dans cette contemplation des femmes. Le jeune du quartier qui sort de chez lui avec la pensée de trouver une petite amie, est aussi convaincu qu'il n'y parviendra pas dans la rue de la République : ici il regarde les femmes mais il ne leur parle pas, il y a longtemps qu'on ne drague plus dans cette rue, c'est interdit! "Jamais aucun d'entre nous n'a attrapé de femmes dans cette rue. Elle est maudite. Avant on essayait de draguer, mais on a subi de tels échecs que l'on ne se donne même plus la peine d'essayer. D'ailleurs, dans cette rue, on est complétement grillés, on est bien trop nombreux. Quand tu es la seule tête basanée dans une rue, tu as des chances de tomber des femmes, justement parce que tu respirez l'exotisme. Mais quand il y a une légion d'Arabes, tu n'as aucune chance, tu fais peur. Tu respirez le bougnoule. Les femmes à qui on ose adresser la parole, elles se sauvent en courant. Il faut bien comprendre que Saint-Chamond est une petite ville" (Khaled).

Il existe, au quartier, un véritable mythe autour d'une soi-disant malédiction qui régnerait sur la ville, malédiction qui interdirait d'avoir une vie sexuelle normale à Saint-Chamond. Les jeunes du quartier se considèrent volontiers comme des héros poursuivis par la fatalité. L'un d'entre eux, Malek, m'a d'ailleurs donné son interprétation sur l'origine de la malédiction : "L'emblème de Saint-Chamond, c'est un chat noir, l'animal du diable. Ce n'est pas une blague, tu le sais très bien. Toutes les années, après la fête foraine, on brûle un chat en carton sur la place de la Liberté. C'est la fête des couramaiauds. Mais, jadis, le chat qu'on brûlait n'était pas en carton, c'était un vrai chat. Je crois que les milliers de chats qui ont été brûlés, ont jeté une malédiction sur la ville; cette malédiction nous retombe dessus; nous marchons avec, derrière nous, les ailes de la poisse !".

Un autre aspect de la malédiction, c'est l'image de ville-aimant : Saint-Chamond est vécue par ces jeunes gens comme une ville ghetto, un territoire d'où l'on ne sort pas et où l'on revient toujours, une ville où l'on fait les cent pas dans la rue principale, où l'on se contente de contempler les femmes, mais où, au fond, on a créé de nouvelles valeurs, dont on est sûr. "J'ai quitté cent fois cette ville et je suis chaque fois revenu. Je ne sais pas pourquoi. Je suis même parvenu une fois à trouver du boulot et une piaule à Paris, mais je suis revenu au bout de huit mois, revenu en courant comme si j'étais attiré par un aimant. Je crois que nous sommes condamnés à ne jamais quitter cette ville. Moi je n'essaie même plus, nous sommes possédés par la misère et la poisse, elles ne veulent pas nous lâcher. Ce n'est pas nous qui aimons Saint-Chamond, c'est Saint-Chamond qui nous aime !" (Malik). Le moment des vacances est révélateur : les jeunes du quartier partent toujours tous au même endroit, ils essaient de recréer l'ambiance de leur vie saint-chamonnaise, "Même les plus vicelards de Saint-Chamond, il faut les voir ailleurs, quand ils se retrouvent seuls, ils sont complètement perdus. Car Saint-Chamond c'est un piège; ton territoire et tes potes, tu ne peux pas t'en passer" (Abdelkrim, 19 ans).

Au fond, les jeunes du quartier ont beau dire que leur plus grand désir est de quitter cette ville, ils s'y sentent un peu chez eux. Saint-Chamond est vécue comme une ville ghetto, car elle représente, d'une part, la ségrégation, la solitude, la poisse et la misère, mais elle est aussi un nouveau lieu repère d'identification : la rue de la République, les bars où l'on prend des cuites, bref, le territoire et les copains, tous ceux qui ont les mêmes problèmes et les mêmes idées que soit sur la vie, la même éthique. "C'est peut-être la misère, mais cette misère, c'est la nôtre, elle nous appartient. Chacun de nous se sent au fond de lui-même seul et faible, mais lorsque tu es avec les copains, tu finis par croire à ta force, tu sublimes ta solitude par le mépris des Français, les "lourdes", la fureur d'exister..." (Rader, 22 ans).

La rage de vivre.

Le sacrifice rituel de l'ennui et du quotidien : "Notre manière de faire la fête est tout à fait différente de celle des Français, elle ne comporte aucune réserve, aucune limite, nous voulons aller jusqu'au bout, nous ne voulons aucun moment d'ennui; vivre intensément le plus possible, même si, pour cela, il faut mourir. Aller jusqu'aux veines, aller jusqu'au sang, voilà notre sens de la fête; la fête chaque jour, qui remplit le vide de l'existence et anesthésie l'ennui. Nous refusons de mourir avant d'avoir vécu. Le feu sacré brûle en nous, c'est pourquoi ils nous détestent, ils sont jaloux, car le métro-boulot-dodo a éteint leur passion, ils puent la mort, et tels des Zombies ils n'existent plus vraiment, ils ne pensent qu'à demain. Nous, nous savons que demain il faudra mourir, alors pourquoi y penser; nous voulons "baiser la vie", jouir à en mourir, ici et maintenant ! (...). Que personne ne nous parle de boulot, nous sommes nés fatigués, car nos pères ont trop bossé avant nous; nous préférons vivre de nos rentes. Plutôt mourir d'une overdose de rouge que de fatigue, comme mon père. Je leur laisse leur 8 heures d'usine. L'avenir pour nous, il se limite à une question : qu'allons-nous bien pouvoir faire ce soir pour rigoler ?" (Farid).

Les jeunes du quartier vivent au-dessus de leurs moyens. Ils n'ont pas une mentalité de pauvres, les économies, ils ne savent pas ce que ce mot veut dire, ils le prouvent par leurs attitudes de "flambeurs", lorsqu'ils ont quelques billets de banque en poche. "Hier, j'ai touché ma paye, j'ai mangé au restaurant, j'ai payé une cuite à tous mes copains, et j'ai joué au poker toute la nuit. Aujourd'hui, je n'ai même plus de quoi me payer un café..." (Yacine, 21 ans). La rage de vivre, c'est dépenser en un week-end, la paye d'un mois de travail à l'usine; c'est Moustache et Négrillon, deux jeunes du quartier, qui, un soir de cuite, décidèrent d'aller à Nice pour aller boire un verre au Carlton, et revenir directement ensuite; c'est Rachid et Ahmed, deux casseurs que les policiers ont arrêtés dans une villa, où, avant de piller la maison, ils avaient vidé le réfrigérateur pour se préparer à manger, et ils regardaient la télévision, assis tranquillement sur des fauteuils Louis XV.

Le cousin devient une sorte de "dandy". Sa dimension essentielle est de paraître. Par une sorte de révolte métaphysique, qu'il prouve par ses grandes attitudes, il joue sa vie faute de pouvoir la vivre. Et cette violence irrationnelle dont font preuve les jeunes du quartier, que ce soit la rage de démonter une cabine téléphonique, de casser les pare-brise des autos, ou de "casser la gueule" au "petit Français", cette violence est un défi, un cri pour crever le néant. "Samedi, on est allé dans une boum avec des copains. Au début, ils ne voulaient pas nous laisser entrer, mais ils ont eu peur et ils ont dû céder. A l'intérieur, on s'est fait chier comme des rats morts, personne voulait nous parler, les filles se sauvaient lorsqu'on voulait danser avec elles. Alors, avant de partir, on a piqué tous les portefeuilles. Au moins, si on n'a pas rigolé, on aura laissé une trace de notre passage, on leur a prouvé qu'on existait" (Karim, 18 ans).

Mais cette rage de vivre, qui se voulait sans limites, se heurte fatalement à la police, du fait de la violence qu'elle entraîne. Cette fureur d'exister n'aboutit à rien, si ce n'est à la délinquance. Ces jeunes se droguent, font des casses, se battent dans les rues, et roulent à 200 km/h dans la ville; mais la police veille, et comme Saint-Chamond est une petite ville, ils se retrouvent vite en prison. Certes, on peut encore découvrir une autre issue. Celle qu'a trouvée un soir Mohamed, dans ses escaliers, parce qu'il voulait boire autant que ses copains; celle d'Ali qui, à 17 ans, "sniffait" tous les jours du trichlo; celle de Dominique le Sicilien, qui se dopait aux barbituriques avant d'aller au boulot. Une issue que vont découvrir bien d'autres de ces jeunes gens, qui jouent à cache-cache avec la mort...

Les parias.

C'était le dimanche soir, le soir de la victoire du parti socialiste aux législatives. Pour fêter l'événement, la section C.G.T. de Saint-Chamond organisait une petite réunion amicale où chacun pouvait manger et boire à sa guise. Un petit groupe de jeunes du quartier était présent. Ils étaient venus pour faire la fête, pour se réjouir de cette victoire populaire, avec l'immense espoir de voir enfin les barrières s'effondrer, d'être acceptés, comme des citoyens à part entière au milieu de la fête, de passer inaperçus, grâce à la liesse générale... Mais les parias restent des parias. Les jeunes étaient au nombre de quatre. Les deux premiers se mêlèrent immédiatement à la fête; l'un d'eux se mit à danser, l'autre s'installa au bar. Les deux autres restèrent en arrière.

Rachid est le plus vieux. Il a toujours rêvé de s'intégrer à la communauté française. Dès qu'il est arrivé dans la fête, il s'est mis à danser : "Je dansais, je croyais passer inaperçu, j'avais même donné bénévolement 10 F de participation. Il me semblait qu'on n'avait pas remarqué mon teint basané; j'étais accepté, je riais avec tout le monde... En fait, ils me regardaient tous. J'étais une tache d'encre au milieu de la foule, je m'en suis vraiment rendu compte lorsque j'ai été boire un coup au bar. Tous ceux qui étaient installés au bar me dévisageaient comme pour me dire : "Vous, les Arabes, vous êtes venus pour profiter, pour boire et manger à l'oeil". Ils ne nous traitent même plus de bougnoules, ils nous regardent. J'avais à peine commencé à boire mon verre, qu'un responsable syndical est venu me demander si j'avais participé aux frais; un autre a proposé de me vendre un autocollant pour l'amélioration de l'hygiène des foyers Sonacotra. Je suis parti sans finir mon verre..."

Farid et Ali sont restés en arrière. Ils ne sont pas entrés dans la fête. "Nous nous sentions de trop, nous étions gênés, peut-être parce que nous avons tellement l'habitude d'être rejetés que nous sommes devenus paranoïaques.

Pourtant, encore une fois, les faits nous ont donné raison. On nous avait remarqués, malgré notre inaction et notre mutisme. Deux responsables syndicaux sont venus nous demander pourquoi on ne demandait ni à boire ni à manger. Ils nous ont ensuite parlé de la possibilité d'une amélioration de la condition d'émigré en France, grâce à la C.G.T. Nous avons vu arriver Rachid, la tête baissée; nous sommes partis".

Djamel ne s'est jamais fait d'illusions; l'intégration est impossible. Il a choisi de jouer le jeu; les Français voient les Arabes comme des profiteurs, des gens qui viennent manger leur pain; il essaie de tirer un quelconque profit de la situation. "Je suis venu pour boire et manger. Même si je n'ai pas faim, le fait de profiter sur leur gueule, de les voir me dévisager, ça me fait jouir. Du moment que je suis dans mon droit, je les emmerde tous. De toute façon, il n'y a aucun espoir, un bougnoule reste un bougnoule. Il faut savoir tirer parti de la situation ! Le mépris, il n'y a rien de tel pour les faire enrager: je suis un Arabe et j'en suis fier; je leur pisse dessus !". Les quatre jeunes gens sont tous partis en même temps, au bout d'une demi-heure.

La grande idée des animateurs des centres sociaux de la ville de Saint-Chamond, c'est la victimologie. Ces messieurs dynamiques, compréhensifs et pleins de bonne volonté, se sont penchés sur les problèmes des jeunes Arabes. L'idée du racisme n'est plus tellement originale, alors il faut trouver autre chose, changer de disque : "Vous faites de la victimologie, ont-ils dit aux cousins, vous vous servez du racisme comme excuse, pour faire régner un climat d'insécurité. Vous ne faites rien pour sortir de l'ornière : au lieu de réagir intelligemment, d'adhérer à des sections syndicales, des partis politiques et de créer des animations, bref de coopérer avec nous, vous vous contentez de venir foutre le bordel lorsqu'on essaie d'organiser un spectacle quelconque". Ce que ces gens-là, comme toutes les autres bonnes âmes qui essaient de s'intéresser à la condition immigrée, n'arrivent pas à comprendre, c'est que les jeunes de la seconde génération ne pensent pas comme eux; leurs catégories d'entendement sont différentes, il ne faut pas essayer de les juger selon les principes de la morale traditionnelle. Ces adolescents ne pensent pas à l'avenir. Ils ne réfléchissent plus, ils en ont marre de réfléchir, parce qu'ils en ont marre de désespérer : "A force de réfléchir sur la misère, il arrive un moment où tu parviens à te foutre de tout, plus rien ne peut te toucher, tu arrêtes de penser" (Ben, 26 ans).

Les poings fermés au fond des poches de leur blouson, gorge serrée, le coeur en écharpe, les jeunes Arabes rentrent au quartier le soir. Et le chemin qu'ils parcourent tous les jours reproduit la trame cruelle de leur destin. Tout s'accorde dans le tableau. Les rues sombres et sinistres qu'ils remontent, les murailles grises des forges de Lavieux, les bruits de l'autoroute, la dernière poignée de main, l'accord tacite que l'on se retrouvera tous, demain, au bar, la gueule dégoûtée du père qui ouvre la porte, et le même monologue dans l'esprit de chacun.

Tous ces éléments s'accordent pour créer ce tableau qui respire le désarroi et justifie la colère. La colère de ces damnés pour qui la vie est un cercle vicieux. Ombres qui sombrent petit à petit, jusqu'à toucher le fond de l'abîme. Négation de la vie. Anesthésie de l'ennui. Combien de jeunesses gâchées ?

Ahmed BOUBEKER

